



BUTCHER'S CROSSING

JOHN WILLIAMS

Article de Bret Easton Ellis

The Guardian

(31 octobre 2014)

Les romans permettent l'ouverture de la conscience, à la fois chez les personnages qui habitent le récit et chez le lecteur qui l'imagine au fur et à mesure qu'il explore le terrain mis en place par l'auteur. Certains romans extrêmement explicites, attentifs à la compréhension totale du lecteur, se laissent découvrir de manière évidente alors que d'autres évoluent dans la direction opposée, se révélant par des voies détournées. Très peu d'auteurs trouvent avec succès l'équilibre magique, une simplicité spontanée frôlant le lyrisme complexe. L'écrivain américain John Williams (1922-1994) y parvint, particulièrement avec *Stoner* (1965). Le récit de la redécouverte de ce roman quarante ans après sa publication est l'une de ces histoires qui donnent de l'espoir aux écrivains. *Stoner*, malgré de bonnes critiques, ne se vendit pas et disparut peu à peu, comme la plupart des romans. Il conserva pourtant un petit groupe

d'admirateurs. Depuis sa réédition il y a quelques années, des centaines de milliers d'exemplaires ont été vendus dans 21 pays — surtout grâce au bouche-à-oreille. Le succès de *Stoner* a permis la réédition des deux autres romans de Williams (il renia son tout premier ouvrage) : *Butcher's Crossing* (1960) et *Augustus* (1972).

Je me souviens avoir pensé que ceux qui me conseillaient *Stoner* devaient imaginer que son titre évocateur de drogues me donnerait envie de le lire. Je n'y prêtai donc pas attention. Mais à force de recommandations, je finis par l'acheter. Je découvris qu'il s'agissait de l'histoire de William Stoner, un jeune homme d'un milieu rural qui intégra en 1910 l'université du Missouri où il enseigna jusqu'à sa mort en 1956. Le livre détaille, simplement mais avec force, les déceptions d'une vie, ce qui au premier abord peut paraître déprimant. Pourtant, nous nous identifions à Stoner ; ses échecs sont les nôtres. Si vous versez quelques larmes à la fin, il n'en reste pas moins un livre réconfortant et d'une compassion perspicace, qui démontre que nous ne sommes pas les seuls à souffrir. C'est le stoïcisme du héros face à la tristesse et à la perte qui fait de *Stoner* un livre à part. L'intensité dramatique découle du fait qu'il accepte sereinement les événements. Une telle retenue nous captive, si radicalement différente d'autres romans qui requièrent la participation active du personnage principal au drame au sein duquel ils évoluent.

Butcher's Crossing, publié cinq ans avant *Stoner*, est un roman plus conventionnel. Son personnage principal masculin partage malgré tout de nombreux points communs avec *Stoner*, comme ce stoïcisme face à la futilité, la perte de l'innocence, la mort imminente, l'anéantissement.

Nous sommes en 1873 dans une ville du Kansas baptisée Butcher's Crossing — en réalité plutôt un hameau, une idée pas encore concrétisée. Will Andrews, un homme d'une vingtaine d'années qui vient tout juste d'abandonner ses études à Harvard, arrive de Boston en quête

d'aventure. Rêveur, il se souvient des cours d'Emerson ; lorsqu'on lui demande comment il a atterri à Butcher's Crossing, il explique qu'il veut juste en savoir un peu plus sur la région

Par l'intermédiaire d'un ami de son père, ministre de l'Église unitarienne, il rencontre un dénommé Miller. Celui-ci fait naître quelque chose en Will quand il lui raconte avoir découvert par hasard un immense troupeau de bisons dans une vallée où aucun homme n'a jamais posé le pied. Will propose de financer une expédition—chevaux, chariot, provisions. Là encore, ses raisons restent vagues : « il s'aperçut que la chasse qu'il avait organisée avec Miller n'était qu'un stratagème, une ruse envers lui-même pour remédier aux habitudes enracinées. Aucune nécessité ne le menait là où il se rendait. Il partait librement au cœur des grandes plaines dont l'horizon semblait s'étirer sans fin vers le soleil couchant. » Miller promet de les mener à une vallée des Rocheuses où viennent paître ces milliers de bisons et Will, intrigué, attiré par la nature—autant de notions émersoniennes absorbées à Harvard—confie à Miller la moitié de son héritage afin de prendre part à cette « aventure ».

Différents rôles sont attribués à la petite galerie de personnages ainsi constituée : Miller le chasseur qui abattra les bisons, Fred l'écorcheur à l'esprit pratique et enfin Charley Hoge le cuisinier, alcoolique à moitié fou toujours muni d'une bible tachée de sang de bison et qui a perdu l'une de ses mains au cours de sa dernière expédition avec Miller (deux images laissant présager les horreurs à venir). Will fera office de témoin.

Une seule femme habite ce monde masculin, une prostituée nommée Francine qui s'amourache de Will. Ce dernier aussi s'éprend d'elle, mais il se sent tiraillé parce que Francine est une putain—même si elle semble parfaitement satisfaite de la vie qu'elle mène à Butcher's Crossing. « Votre vie doit être épouvantable », lui murmure-t-il alors qu'elle flirte avec lui un soir avant le départ pour la chasse. Il n'y aura pas d'histoire d'amour. C'est dans le récit de Miller — en bon capitaine Achab — que les hommes s'engouffrent. Ce western

révisionniste devient un livre de moins en moins romantique et de plus en plus atroce sur la futilité d'essayer de contrôler la nature.

Butcher's Crossing est sans la moindre hésitation un western. Williams refusa toutefois que son éditeur le mentionne sur la couverture, malgré la popularité du genre. Il s'agit sans doute de l'un des westerns les plus littéraires que j'aie jamais lus— le précurseur d'un genre perpétué par Cormac McCarthy (plus particulièrement dans son *Méridien de sang* hallucinatoire et sanglant) ou encore du chef-d'œuvre de Robert Altman, *John McCabe*.

Butcher's Crossing démantèle le mythe de l'Ouest américain. Il nous offre une histoire d'épouvante sur les rigueurs quotidiennes d'hommes dont le seul but est de survivre, thématique également traitée dans *Stoner*. Mais contrairement à *Stoner*, *Butcher's Crossing* avance d'incident en scène d'action à l'intensité dramatique croissante. Le récit est rapidement dominé par la folie calme et inexorable de Miller et nous craignons pour ses compagnons qui s'en trouvent pris au piège. *Stoner* traite du stoïcisme comme mode de vie alors que *Butcher's Crossing*, bien qu'offrant le même lyrisme sublime et mesuré, reste plus direct et conventionnel. *Butcher's Crossing* décrit des choses merveilleuses que vous n'auriez jamais imaginées. Les chevaux assoiffés galopent dangereusement en direction de l'eau, entraînant chariot et cavaliers dans une course effrénée vers la rivière. Un unique flocon de neige provoque une panique soudaine chez tous les membres de l'expédition, sauf chez Will qui ne se rend pas encore compte du danger imminent, à savoir un blizzard terrifiant annoncé au début du roman — il en est d'abord ravi. Puis un terrible accident survient alors que les hommes traversent un torrent. Le titre redoutable de *Butcher's Crossing* promet des péripéties plus menaçantes et féroces que *Stoner* et nous emporte jusqu'à la scène la plus forte du roman : le massacre des bisons par Miller.

Le dégoût de Will face à la chasse n'a pas grand lien avec une quelconque empathie pour les bisons abattus, mais se mêle à son narcissisme juvénile et reflète son attitude

condescendante envers Francine ainsi que la manière dont il prend la fuite quand elle tente de le séduire : « C'était le choc de voir le bison, si fier et noble quelques moments auparavant, désormais nu et impuissant — un morceau de viande inerte qui se balançait, grotesque et moqueur, devant ses yeux. Le bison avait été dépouillé de son identité, ou plutôt de l'identité qu'Andrews lui avait prêtée. Cette identité avait été tuée ; et Andrews avait senti à travers ce meurtre la destruction de quelque chose en lui auquel il ne parvenait pas à faire face. Voilà pourquoi il s'était détourné. »

C'est ce qui dans *Butcher's Crossing* se rapproche le plus du sentimental, mais même dans les moments les plus sensibles, l'auteur n'en fait pas trop. La critique morale se situe dans la précision du langage, la prose simple et élégante désormais célèbre de Williams. Les deux livres appartiennent résolument à la littérature américaine du milieu du XX^e siècle : ils n'ont rien de moderniste et quasiment rien d'ornemental.

Impossible par ailleurs de lire Williams à travers le voile du politiquement correct. Certains de ses détracteurs l'accusent de misogynie sous prétexte que le seul personnage féminin de *Butcher's Crossing* est une prostituée, mais c'est à Will que le métier de Francine pose problème, pas à la jeune femme ni au livre dont celle-ci fait partie. L'échec de Will tient au fait qu'il se sent incapable d'assumer son désir pour elle, sa peur étant liée à une moralité qui n'a pas sa place dans la nature sauvage de *Butcher's Crossing*.

Il est sans doute facile de se montrer excessivement compatissant envers « l'infortune » de Williams, de voir en lui un raté parce qu'il ne vendit aucun livre de son vivant. Pourtant, comparé à la plupart des écrivains, il s'en tira plutôt bien : il publia son premier roman à 25 ans ; il obtint un doctorat de l'université du Missouri ; il devint directeur du programme de *creative writing* de l'université de Denver ; il fut le premier éditeur et rédacteur en chef du *Denver Quarterly Review* ; il se maria trois fois ; il eut trois enfants ; il gagna le National Book Award ; il vécut jusqu'à 71 ans ; il buvait beaucoup. Sans compter qu'il produisit un

chef-d'œuvre qu'une armée de lecteurs découvre aujourd'hui ainsi que deux très bons romans désormais disponibles. Pour un homme issu d'une famille d'agriculteurs fauchés dans le Dust Bowl des années 1930, Williams, à sa manière discrète, devient aussi héroïque que son personnage de fiction le plus célèbre.